



Lettre d'information n° 101 du 15 octobre 2020 p2/2

www.laramonda.com

Chèvres marronnes

(extrait de Hommes, arbres et plantes de la vallée de Rodellar)

Au-dessus du village, je l'ai dit, c'est le domaine de la sauvagine : passé les dernières aires à blé et leurs fenils en ruine, la sarriette et le thym insèrent leurs racines entre la pierraille, soulèvent et brisent les plaques de marne. La pente est rude mais tellement odorante ! C'est là que je viens faire ma provision d'odeurs et de bonne cuisine. La montagne qui commence ici, par une pente modérée, se poursuit bien au-delà. Le village est à 660 m, au-dessus on atteint 1200 m au Col de l'arbre, 1400 à la croix de Lacuna, 1600 à Cambol, 1800 à Charrachon et 1860 au sommet. Après c'est une sorte de plateau qui s'en va vers le sommet de la chaîne à plus de 2000. Il suffit de monter, c'est tout droit. Mais quelle longue montée ! Et quels paysages on domine ! D'abord notre vallée et ses villages, puis les gorges proches, au relief contourné, puis les montagnes voisines et enfin, là-bas, vers le nord, toute la chaîne ou presque des Pyrénées qu'on imagine facilement peinte sur un fond de scène avec ses sommets couronnés de blanc se détachant sur le ciel bleu.



Avec Monique nous avons décidé de pousser jusqu'à Barranco Regüero à 1200 m, une petite combe invisible depuis le village mais où subsistent encore quelques terrasses de culture. Jadis, j'y avais aperçu d'étranges « cercles de sorcières » et le reste de ce qui fut peut-être un dolmen. Mon imagination avait-elle trop travaillé ? Monique voulait savoir : un très ancien village néolithique aurait-il pu se cacher là ? Nous étions partis pour la journée emportant notre eau : il n'y en a pas avant la source de Charrachon à 1800 m. Les haltes furent nombreuses, car c'est ici que passent les vautours. Réfugiés pour la nuit dans les falaises de Gorgas negras, proches pour un oiseau, ils attendent que le soleil réchauffe l'air. Et quand le courant thermique est établi entre le fond froid de la gorge et le ciel déjà chaud, ils se laissent porter dans cet ascenseur confortable, franchissent la barre rocheuse et planent. Ils surgissent alors au-dessus du chemin, quelquefois bien près du sol. Le premier qui apparaît nous donne le signal : nous nous cachons dans les buissons de buis ou de romarins et attendons le reste de la troupe. Un spectacle sauvage, un rêve inaccessible de photos réussies, une halte dans la montée et le bruit singulier du vent dans leurs ailes juste sur nous.

Le col est marqué par un chêne bien visible, la combe de Barranco Regüero est à nos pieds, il ne reste plus qu'à y descendre, 50 m plus bas. Là commencent les anciennes terrasses de culture que nous remontons jusqu'à la naissance de ce qui fut sans doute un ruisseau et les traces de mon village imaginé. Bien sûr, nous n'avons rien découvert. Au milieu de la petite vallée paisible, à l'ombre d'un grand buis, dans un silence total, nous sortîmes des sacs l'eau précieuse et quelques tartines, des fruits, des barres de céréales. La vie était belle. Du petit Argus bleu au Vulcain roux, la mythologie grecque des papillons de la Guara, intriguée par notre ascension vers son Olympe, ou attirée par les odeurs de notre déjeuner sur l'herbe, s'acharnait à inspecter nos couleurs inhabituelles : du blanc de ma chemise à l'orange du sac à dos, tout ce qui tranchait avec les alentours. Un air léger, le ciel bleu, les papillons curieux et tout au-dessus de nous, de temps en temps, le vol d'un rapace silencieux, le calme bucolique des lieux, tout me permettait d'envisager une petite méridienne paisible.

Hélas ! J'entendis alors des cailloux rouler sous un pas et une odeur épouvantable nous couvrit. Elle grandissait, de plus en plus insupportable. Je pensais : « Qui vient là ? » Me retournant je vis tout près de nous un gigantesque bouc, aux cornes entortillées de près d'un mètre, à la toison et à la barbe bien sales, aux yeux hypnotisants. Il venait de surgir d'un des buis marquant le bord des anciens champs, suivi par quelques chèvres et des boucs plus jeunes tout aussi malodorants. Nous ne semblions pas les inquiéter, ils avançaient en broutant sans hâte, mais notre coin de paradis était devenu un cloaque écœurant. Remballant nos affaires, nous leur laissâmes la vallée et reprîmes le chemin du retour.

Peu importe, la journée restait magnifique. Mais l'histoire de ces chèvres me plongeait dans la nostalgie, car ces bêtes sont des marronnes, autrefois domestiques, Elles me ramenaient 40 ans plus tôt au temps où les villages furent désertés. Lorsque des habitants s'exilaient, ils tentaient de vendre ce qu'il pouvait à leurs voisins. Mais lorsque tous voulurent émigrer, personne n'achetait plus, tous vendaient. On relâcha les bêtes, les laissant partir vers la montagne. Elles revenaient parfois au village, les années suivantes, étonnées de ne plus y rencontrer d'humains. Et elles s'ensauvagèrent définitivement. A l'écart des villages on rencontre de ces troupeaux guidés par un grand bouc tout de majesté puante. Aujourd'hui, quand il n'y a plus personne au village, elles reviennent là où vécurent leurs ancêtres domestiques et s'acharnent sur les toits, les murs et les maisons. Peut-être veulent-elles effacer toute trace de leur passé, démolir toutes les preuves de leur ancienne servitude ?

Charles Mérigot

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com